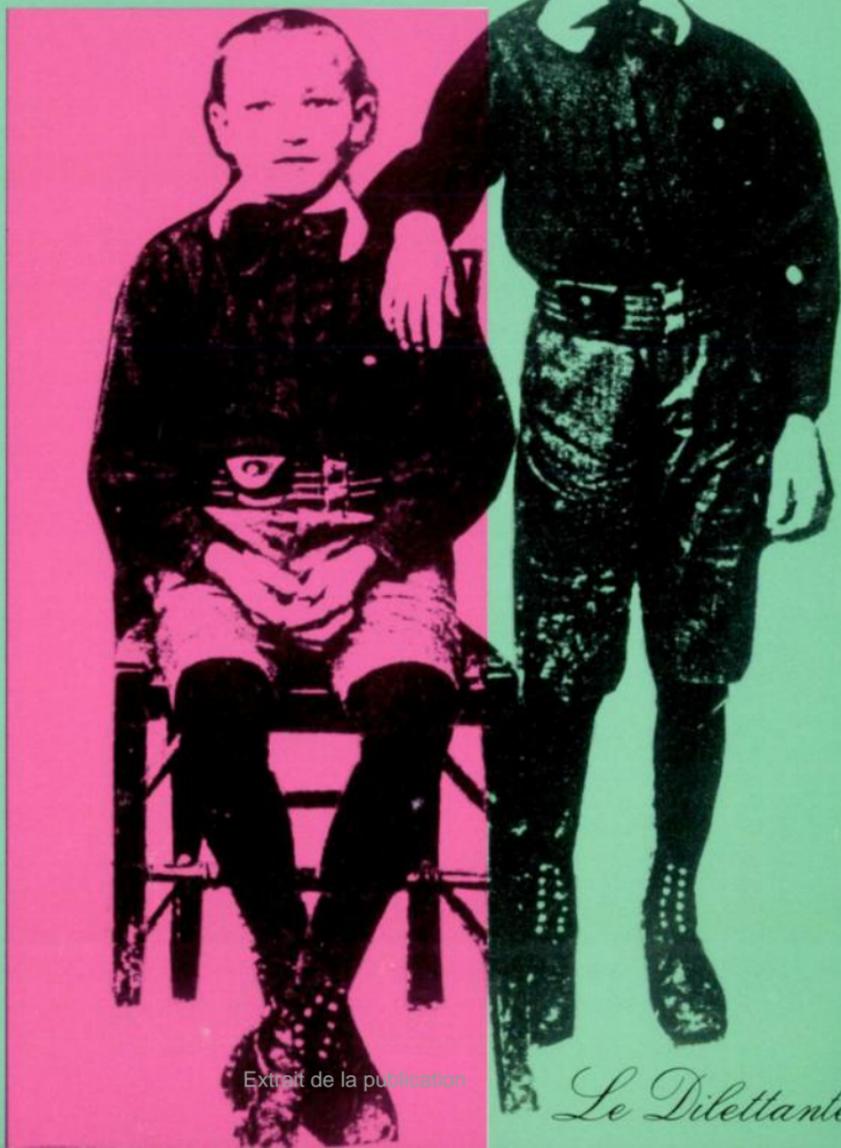


# *Le fluide rouge*

*Alexandre Vialatte*



Extrait de la publication

*Le Dilettante*





## *Le fluide rouge*

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

- Battling le ténébreux, ou la Mue périlleuse*, Gallimard, 1928.  
*Le Fidèle Berger*, Gallimard, 1942.  
*Les Fruits du Congo*, Gallimard, 1951.  
*La Maison du joueur de flûte*, Arléa, 1986.  
*La Dame du Job*, Arléa, 1987.

### NOUVELLES

- Badonce et les créatures*, La Cigale, 1937. Julliard, 1982.  
*L'Auberge de Jérusalem*, Le Dilettante, 1986.

### VOYAGES

- La Basse Auvergne*, De Gigord, 1936.

### OUVRAGES ILLUSTRÉS

- L'Auvergne absolue*, Julliard, 1983.  
*Jean Dubuffet et le Grand Magma*, Arléa, 1988, préface et iconographie de Jean Dubuffet.

### POÈMES

- La Paix des jardins*, La Différence, 1990.

### CHRONIQUES

Choisies par Ferny Besson.

- Dernières Nouvelles de l'homme*, Julliard, 1978.  
*Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, Julliard, 1979.  
*L'éléphant est irréfutable*, Julliard, 1980.  
*Almanach des quatre saisons*, Julliard, 1981.  
*Antiquité du grand chosier*, Julliard, 1984.  
*Bananes de Königsberg*, Julliard, 1985.  
*La Porte de Bath-Rabbim*, Julliard, 1986.  
*Éloge du homard et autres insectes utiles*, Julliard, 1987.  
*Les Champignons du détroit de Behring*, Julliard, 1988.  
*Chroniques des grands micmacs*, Julliard, 1989.  
*Profitions de l'ornithorynque*, Julliard, 1991.



Alexandre Vialatte

*Le fluide rouge*

PRÉFACE DE PIERRE VIALATTE

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**ISBN 978-2-84263-716-3**

Extrait de la publication

« SANS LE NOIR VERTIGE  
DE LA NÉCESSITÉ INTÉRIEURE... »

*Il dormait depuis un demi-siècle dans un dossier jauni, ce Fluide rouge, dont le titre parodie les romans d'aventures pour la jeunesse qui firent rêver l'auteur, écolier sage en sarrau noir, au temps de Paul d'Ivoi.*

*L'idée en est sans doute ancienne. Une partie du manuscrit — une douzaine de pages au début, une demi-douzaine à la fin — a pu être écrite au commencement des années vingt. Cela ressemblerait bien à Alexandre Vialatte, qui fourmillait d'idées pour les prologues et les épilogues : ce qui l'ennuyait, disait-il, c'était tout ce qu'il fallait mettre entre...*

*Mais je me trompais d'abord, en pensant que la plus grande partie de ce bref roman était antérieure à 1928, l'année de Battling le ténébreux (sauf le chapitre du cimetière, tiré d'un autre projet de livre et intercalé beaucoup plus tard, d'où le changement de ton, et le nous subit du narrateur, et des sous-titres qui préfiguraient ceux des chroniques, mais que j'ai enlevés car ils*

*n'avaient plus leur place dans l'ensemble du récit). Ce petit mystère s'est dissipé, j'ai retrouvé la trace du Fluide dans le volumineux courrier — huit cent onze lettres — envoyé par Vialatte à Henri Pourrat.*

*Du 30 mai 1933 : « ... Le Fluide rouge avance, porté » par la raison, la rhétorique, la bonne humeur, mais » sans le noir vertige de la nécessité intérieure qui » devrait le tordre comme un vent, le brûler comme un » feu, le ronger comme un acide, l'emporter dans des » nues livides et des foudres écarlates... » Et du 26 juin de la même année : « ... J'ai des journées surchargées. » Théoriquement je me livre le matin aux influences » du Fluide rouge. Le roman avance, mais pas » toujours... »*

*Il y revient en 1935, mais comme à un projet déjà à demi abandonné. Une brève mention, le 14 mai : « ... Les Séménoff, qui sortent de chez nous, fourni- » raient facilement un chapitre sur l'occultisme... Je » les avais quittés (tu te rappelles ? le Fluide rouge ?) » sous la tour du château de Murois... » Et le 25 novembre : « ... non, je ne pense ni au Fluide (que je » ferais sans "nécessité intérieure") ni à aucun roman » (pas de liberté d'esprit)... ». Cependant, ce Fluide continue à le tracasser confusément, et il écrit le 29 août 1938 : « ... Je verrai à Paris (ou à Héliopolis) si je n'ai » pas le Fluide rouge. Il y aurait un moyen de le*

» prendre qui en ferait une chose assez intéressante ; un  
» autre, une chose commerciale... »

Puis, plus rien. Après l'Égypte, après la guerre et la captivité, naîtront d'autres projets. Le Fluide rouge demeurera inachevé, arlequin incomplet muni de sa tête et de ses pieds, mais dont plusieurs morceaux sont seulement esquissés.

Roman mal aimé, peut-être, mais heureusement « porté par la bonne humeur », ce Fluide rouge, qui illumine M. Auguste Balandrier, nous éclaire sur la jeunesse et la genèse de l'écrivain. On y trouve des décors, des personnages et tout un bric-à-brac merveilleux qui obséderont le romancier au long de son œuvre, à la lueur de la lampe Pigeon et de l'Almanach Vermot, cette indispensable veilleuse de l'esprit humain. Et pour le style, déjà, une surabondance de ces métaphores et comparaisons qui n'appartiennent qu'à Vialatte.

Voici, toile de fond idéale, la sous-préfecture, lieu de l'action, si l'on peut dire, car les héros en pantoufles du roman rêvent leur vie en menaçant d'agir. L'ambiance prime l'intrigue. La parfaite médiocrité, au sens propre, de la sous-préfecture, plus grande petite ville ou plus petite grande ville du département, suscite et met en valeur les « originaux », depuis le maniaque inoffensif jusqu'au parricide trahi par les tables tournantes, en passant par l'art brut de quelque cantonnier inspiré.

*Au pied de la statue du grand homme local, la terrasse du café — où le store gonflé par le vent est manœuvré par le garçon comme la voile d'un bateau par un mousse, image souvent reprise par le romancier — se révèle éminemment favorable aux longues traversées de l'imagination. L'heure oisive de l'apéritif offre la température idéale à l'éclosion de ces originaux, dans une province que n'ont pas encore nivelée les médias. Ballade des sous-préfectures inspirées que Vialatte chantera dans ses œuvres et dont Ambert (Puy-de-Dôme) a, pour l'essentiel, fourni le modèle.*

*D'Ambert on retrouve ici le fronton grec du tribunal, et la fontaine des Pénitents entourée de maisons médiévales (où tient boutique l'antiquaire Spinelli : voir le père de Feracci dans Battling) n'est autre que la fontaine de Goye qui, selon la légende, rend « foutrauds » ceux qui boivent de son eau. Des foutrauds, c'est-à-dire des originaux, comme Balandrier, qui n'échappe pas au sort, car il doit mettre un peu d'eau dans son absinthe — dont Larousse nous assure que « l'abus » entraîne de graves inconvénients », et on le voit bien par son triste exemple. La liqueur verte, et l'alliance franco-russe — qui situe précisément le récit dans le temps, et dont il ne demeurera qu'un entremets vanté par la réclame — disparaîtront avec la Grande Guerre, en même temps qu'une certaine douceur de*

*vivre sous-préfectorale, le cheval et le chapeau melon. Le fil Au conscrit résistera longtemps, la lampe Pigeon sera grignotée par l'électrification. C'est dans ce monde englouti, dans cette foire aux puces dorée par le souvenir que Vialatte va repêcher les trésors de son enfance. L'exotisme est aussi dans le lointain du temps.*

*Seul l'Almanach Vermot résiste à tous les cataclysmes qui ravagent la planète. Mon père n'a pas eu à le chercher loin. Chez mes grands-parents, à la veillée, il nourrissait la conversation d'informations précises, inutiles et merveilleuses, grâce à lui la discussion rebondissait (ne l'aimait-on qu'au second degré ?). L'intérieur des Balandrier doit tout à l'observation familiale. J'ai hérité du tableau-paysage en papier découpé du grand-oncle, qui s'appelait Jérôme plutôt que Félicien. Le relief des montagnes helvètes, évoqué par l'aspect montueux du lit conjugal, est encore une image qui poursuivra l'auteur : trente ans plus tard, dans une lettre à Pourrat, il compare à l'orographie suisse les toits, cheminées et tourelles de la prison de la Santé, dessin à l'appui.*

*Les Balandrier et les Cornillon eux-mêmes doivent à mes grands-parents. Il est difficile de préciser les traits empruntés à mon grand-père, car ils sont démesurément grossis dans le personnage caricatural, dans ce*

*Polichinelle qu'est Auguste Balandrier : un esprit raisonneur plutôt que rationnel, le goût du paradoxe, une façon de se payer de mots qui confine à la poésie ? Mon grand-père, certes, ne buvait pas. Mais, officier, il devait garder chez lui le lourd revolver d'ordonnance 1892 (qui tirait, ô Progrès, des cartouches sans fumée, et non plus à poudre noire comme pourrait le faire croire la description du canon fumant par l'auteur ! Pour les véritables amateurs, je conseille les descriptions détaillées, pages 181 et 182, de l'interminable Catalogue de la Manufacture française d'Armes et Cycles de Saint-Étienne, à la section Revolvers renforcés, modèles spéciaux pour cartouches à balles blindées). Un coup de ce revolver, un soir, est-il parti « tout seul », mettant le feu aux poudres de l'imagination du futur écrivain ? Je me souviens que, chez mes grands-parents, on avait une grande méfiance des armes à feu. Cela expliquerait ceci.*

*En revanche, la gémissante Mme Cornillon, mis à part la dévotion outrée, me semble décalquée de ma grand-mère. « Des asperges un jour de Pâques ! » ou « Une petite qui joue du piano jusqu'à des dix heures du soir ! » sont le genre de réflexions que j'ai entendues mille fois de la bouche plaintive de cette excellente femme, qui prenait un plaisir ambigu à considérer le train catastrophique dont va ce monde. « Dans la vie,*

» tout s'arrange, mais mal... » À prédire le pire, elle était rarement déçue.

Bien qu'il allègue le manque d'une nécessité intérieure, c'est peut-être parce qu'il avait emprunté à ce père incorrigiblement optimiste, et à cette mère définitivement pessimiste, de nombreux et reconnaissables traits, qu'Alexandre Vialatte, obscurément gêné par un respectable respect filial, a finalement gommé ce manuscrit de son esprit, après l'avoir longtemps couvé et nourri.

Ces personnages types du Fluide rouge auront des descendants. Ainsi M. Vingtrinier, dans les Fruits du Congo, avocat sans causes qui soutient son éloquence par l'ingestion de diverses liqueurs, est proche de M. Balandrier. Raisonnablement intéressé par les veuves gémissantes et les mercières plaintives de rues pluvieuses, Vialatte, qui trouve poli d'être gai, voue sa préférence à tous ces cousins de M. Micawber, le Micawber du David Copperfield de Dickens, dont, dit-il, « le moins qu'on pût dire était qu'il réussissait » peu, mais qu'il ne perdait jamais confiance ». Tout comme Auguste Balandrier, M. Micawber arrive, « par » un heureux pli de son caractère », à faire de sa faille une chose magnifique par son énormité elle-même. Vialatte évoque avec tendresse ce « géant foudroyé qui » se remet des coups terribles du destin en prenant un

» petit quelque chose et découvre dans la bière brune  
» son chemin de Damas ». De tels récits, ajoute-t-il,  
donnent confiance dans la nature humaine.

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les graines  
semées dans le Fluide rouge qui germeront dans de  
futurs articles, chroniques et romans. Chacun peut  
s'amuser au petit jeu de les retrouver, entre l'épicerie et  
la femme sauvage, le crayon chinois et le château bre-  
ton, qui invitent à l'art, au voyage, à l'aventure et  
même à la vie bourgeoise.

Ce manuscrit surgi d'un lointain passé m'inspire une  
dernière réflexion : le patronyme de Balandrier se rat-  
tache à une série de noms et de titres — Battling,  
Badonce, basse Auvergne — commençant tous, curieu-  
sément, par les lettres BA. Comme si l'œuvre de l'écri-  
vain, à jamais marqué par son enfance, n'était que le  
prolongement du B. A.-BA de l'école, une rédaction sans  
cesse recommencée par un élève modèle, pour mé-  
riter comme autrefois le prix d'excellence.

PIERRE VIALATTE.

*LE FLUIDE ROUGE*



ON se souvenait que, dans les temps, la *tante Irma* faisait tourner les tables.

La tante Irma n'était la tante de personne. On l'appelait la tante Irma précisément parce que, n'ayant pas de neveux, elle semblait plus propre qu'une autre à représenter le concept tante à l'état pur, en dehors de toute contingence. Elle était tante de par son âge et ses vertus congénitales, par vocation délibérée.

Elle tenait, au coin de la rue des Écuelles et de l'impasse des Deux-Marteaux, une petite boutique de chandelles qui faisait la vanité de tout le monde. C'était grand comme un poulailler ; il fallait descendre deux marches et, tant qu'elle parlait aux pratiques, on entendait au carrefour la fontaine des Pénitents qui crachotait son eau glaciale. Les chuchotements de la tante Irma, le spasme des tables

tournantes et le commerce des chandelles se mêlaient au frisson des eaux. La devanture avait la taille d'un timbre-poste. C'était une fenêtre fumeuse divisée en petits carreaux ; une réclame du fil *Au conscrit* était collée derrière la vitre de la porte ; elle représentait un jeune homme aux oreilles franchement écartées — en signe de bonne foi et de candeur rurale — qui était vêtu d'une blouse et coiffé d'un gibus. Ce gibus peint s'ornait d'un vrai ruban ; il épanchait au gré du vent un nœud de trois galons écossais. Quand on tirait sur l'un des trois, on apprenait le nom du mois, le quantième ou le jour de la semaine. Le conscrit avait des joues vermeilles qui l'avaient désigné pour l'infanterie de ligne, l'arme la plus naïve de France ; il portait joyeusement un parapluie vert pomme et s'en allait d'un air martial vers des destinées glorieuses symbolisées à l'horizon par un petit moulin à vent de la grosseur d'un dé à coudre. Ces iconographies proclamaient fortement, avec des ors jaunis et des pourpres déteints, la résistance et les mérites du cordonnet de la tante Irma.

Derrière la vitre, on voyait pendre à une corde, par la mèche, comme des saucissons géants, des cierges de longueurs inégales. Alignés là par rangs de taille, tels les tuyaux de la flûte de Pan, ils avaient

gens les plus distingués. Il lui semblait qu'il promenait des bombes dans les poches de son pardessus, et cet inoffensif proclamé dangereux par un homme féroce, un militaire de carrière, avait parfois des gestes de prudence autoritaires, quoique discrets, pour écarter les gens loin de lui.

Il devint le pochard classique qu'on rencontre au coin de la rue, sollicitant l'aide d'un mur, d'un bec de gaz ou d'un bras tutélaire, soliloquant au clair de lune ou apostrophant les statues. Il promenait parfois sous le bras le dabou-dabou de l'antiquaire ou son portefeuille d'assurances pour augmenter sa dignité, à moins que ce ne fût par goût du drame, du pittoresque et du grandiose. Il expliquait ses malheurs à voix haute. Il se fit le barde de sa ruine, et il y eut de sa décadence une version qui fut désormais belle, magnifique et inspirée. Il la retouchait tous les soirs en sortant du Café Tournaire ; elle devenait de plus en plus belle, plus pathétique et stylisée. On eût dit un poème d'Homère qu'il débitait en hoquetant aux becs de gaz ; et le fluide rouge, en ce poème épique, jouait, avec sa pourpre décorative, un rôle énigmatique, maléfique ou fastueux.

— Balandrier, s'écriait-il, Balandrier, Balandrier Auguste, quarante-trois ans, quarante-trois ans d'honneur sans tache, district de Yékatérinen-

bourg... Brave colonel, trois cents cosaques, cinquante kilos de fluide rouge dans un baquet en toile de tente. Cornillon ? Un ingrat, je m'en f... ; en manœuvres dans le Caucase... Pas d'importance... Vingt mille hommes dans une grange, tous de la même escouade... Faites venir les magnétiseurs... Trois escadrons de tables tournantes... Faites donner le colonel Souvorof... Ma pierre est la chryso-prase, ma ligne est la ligne droite, mon métal c'est l'or... enlevez-le. Quant à Cornillon, donnez ses boyaux à la meute.

D'autres fois, il criait d'un ton mélancolique « Cornillon, Cornillon ! » et il tombait par terre, ayant perdu tous ses esprits, dans une flaque de vomissure, sous la statue du général Brousse, comme un fidèle aux pieds d'un dieu.